

LIVRES/

Le monstre de Cloonoila Un double de Karadzic secoue l'Irlande, par Edna O'Brien

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Un étranger arrive en ville. A Cloonoila, dans l'ouest de l'Irlande, à une centaine de kilomètres de Galway. L'homme qui débarque au pub, barbe blanche, lunettes noires, long manteau noir et gants blancs, ne passe pas inaperçu dans ces campagnes où tout se sait et où tout événement hors de la roue de l'ordinaire émeut. «*Peut-être qu'il mettra un peu de sentiments dans nos vies*», dit même Mona, la patronne du pub, émoustillée. Car Vladimir Dragan se présente comme guérisseur et sexothérapeute, originaire du Monténégro, très poète à ses heures. Ce personnage charismatique a souhaité à décidé de s'incruster à Cloonoila et d'ouvrir une clinique de «*soins holistiques suivant les disciplines orientales et occidentales*». Tout un programme qui heurte en premier lieu le curé du canton, qui prend sur lui d'interpeller l'intrus et de mettre les points sur les i : «*Le bruit a couru que vous avez l'intention d'exercer comme sexothérapeute. Or c'est un pays catholique et la chasteté est notre commandement numéro 1.*»

Intérieure. Cette Irlande encore confite et traditionnelle, au point d'en être tendrement drôle, c'est bien celle d'Edna O'Brien, l'écrivain de bientôt 86 ans, exilée depuis longtemps à Londres. C'est une Irlande des paysages en clair-obscur, à la nature ondoyante en phase avec les saisons et les cœurs, décrite d'une patte douce et précise. Son décor a été si intériorisé. Mais pour la première fois, Edna O'Brien introduit un élément puissamment allogène. Dans *Fille de la campagne*, son livre précédent, mémoires titrées en écho à son tout premier roman *Filles de la campagne* (1960), elle racontait que Norman Mailer, rencontré à New York, lui avait dit : «*T'es trop intérieure, c'est ça ton problème.*» Ce jugement à l'emporte-pièce a sans doute parfois hanté cette grande dame racée et flamboyante. Si dans *Les Petites chaises rouges*, il est question d'«*intérieur*», de l'amour d'une Bovary irlandaise («*insaisissable, comme un duvet de chardon*») pour l'homme qui il ne faudrait pas, le roman se saisit aussi de quelque chose de plus

vaste, d'«*extérieur*», de politique. L'inconnu inquiète les prêtres, pour tant finalement conquis par sa faconde cultivée, et attire les femmes en nuées. L'intrépide Sœur Bonaventure inaugure la clinique «*alternative*» et s'en porte mieux en sortant. «*Dr Vlad ceci, Dr Vlad cela. Il fait des prodiges pour les gens, des femmes se disent rajeunies après juste deux traitements.*» Mais avec Fidelma McBride, la plus belle du coin, la séance pousse plus loin. Mariée à Jack, beaucoup plus âgé qu'elle, et frustrée de ne pas avoir d'enfant, elle tombe enceinte de Vlad. Jusque-là, le roman a emporté dans un conte pasto-

ral, attentif à une poignée de personnages, aux menus événements de la bourgade, un ensemble merveilleusement troussé de main de maître(sse) auquel s'ajoute un soupçon grandissant de tension.

Barbe blanche. Le lecteur apprend très tôt que Vlad n'est pas ce docteur bienveillant et romantique que les ouailles de Cloonoila veulent bien croire, mais un criminel de guerre, double fictionnel de Radovan Karadzic, accusé de crimes commis pendant le siège de Sarajevo (1992-1996). Caché à Belgrade jusqu'en juillet 2008, «*le boucher des Bal-*

Sur l'artère principale de Sarajevo, le 6 avril 2012, 11 541 chaises rouges avaient été installées en hommage aux victimes du siège des années 1992-1996.

PHOTO ELVIS BARUKCIC. AFP

kans» avait également changé de physique, barbe blanche et cheveux longs, et exerçait la médecine alternative. Il avait endossé comme identité de substitution Dragan Dabic. «*Dragan*», répète le garde qui interpelle le docteur romancé. «*Un rapport avec Dracula?*» Vladimir Dragan est l'homme le plus recherché d'Europe. C'est une sorte de vampire, tueur de masse, un loup sanguinaire descendu un beau jour comme le christ au pub de Cloonoila. Dans la deuxième partie, Edna O'Brien confronte Fidelma à la terrible réalité de la société des déclassés. Mais avant, dans son bureau de Chel-

sea, la plume dans la plaie, elle a dû transpirer pour écrire une scène de transition quasiment insoutenable. Elle y mêle la cruauté la plus injuste avec une forme d'expiation. Elle entrecroche le mal et l'innocence. Fin de partie abjecte dans ce cocon d'Irlande rurale secoué par la terrible imposture. Dragan a été emmené à La Haye pour être jugé, le pub de Cloonoila suit l'événement à la télévision. Pour Fidelma, qui a appris en même temps que tous les habitants l'identité monstrueuse de son amant, le monde s'est effondré. Roncée par la honte, Fidelma s'exile à Londres, trouve un job de femme de ménage, vivant avec d'autres réfugiés. Dans une veine sociale, l'auteur la plonge dans le bouillon de la misère psychologique et physique des migrants. A plus de 80 ans, la romancière a observé le quotidien d'un centre de réfugiés à Paddington et s'est rendue au tribunal de La Haye, pour relater au plus juste le cours dissocié des destinées de Fidelma et de Vlad.

Funambule. Edna O'Brien s'était déjà emparée par la bande de sujets politiques, la guerre en Irlande du Nord, et exploré des faits divers comme dans *Tu ne tueras point* (1996) sur l'histoire vraie d'un incestueux. Dans *Les Petites Chaises rouges* (référence aux commémorations du début du siège de Sarajevo, le 6 avril 2012 : 11 541 chaises rouges, une pour chaque victime, avaient été alignées sur la grande rue de la ville), elle a voulu toucher du doigt la complexité du rapport au mal. Comment Fidelma a-t-elle pu s'enticher d'un monstre? Comment celui-ci peut-il séduire et continuer à vivre tranquillement après avoir causé la mort de milliers de personnes? Qu'est-ce qui crie aujourd'hui et que nous n'écoutons plus? En funambule aguerrie, Edna O'Brien a mis dans ce roman toute la dextérité de l'expérience, jouant à saute-mouton avec la narration pour un prisme plus large – le je, le il, le nous –, décrivant des rêves, monologuant, chantant et déclamant des poèmes. Aventurière, encore, Edna O'Brien a forcé l'accouplement de l'intérieur et de l'extérieur. «*C'est la maison qui offre, fit le barman, qui posa une verre devin devant elle et se retira.*» ♦

EDNA O'BRIEN LES PETITES CHAISES ROUGES
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Aude de Saint-Loup
et Pierre-Emmanuel Dauzat.
Sabine Wespieser, 367 pp., 23 €.

